Document généré le 29 avr. 2024 22:18

Jeu
Revue de théâtre

« Ainsi parlait Pulcinella »

Michel Vaïs

Numéro 75, 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28054ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1995). Compte rendu de [« Ainsi parlait Pulcinella »]. *Jeu*, (75), 211–212.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« Ainsi parlait Pulcinella »

Texte, mise en scène et interprétation : Onil Melançon ; arrangement scénique, éclairages et collaboration à la mise en scène : Jean-Charles Martel ; conseillère à la mise en scène : Jacqueline Magdelaine ; costume : Mireille Vachon ; masque : Paule-Josée Meunier ; musique originale et bande sonore : Mario Boivin. Production du Théâtre de la Grosse Valise, présentée au Théâtre du Maurier du Monument-National du 7 au 26 février 1995.

L'artiste immigrant

Le titre renvoie, bien sûr, au poème symbolique de Nietzsche, le personnage, à la commedia dell'arte et la troupe, au jeu masqué. Ajoutons que le spectacle, autant que le lieu où il était présenté, rappelait immanquablement un autre solo, *la Tragédie comique*, que le prodigieux acteur belge Yves Hunstad avait jouée notamment dans la salle Ludger-Duvernay du Monument-National deux ans plus tôt[1]. Mais alors que, dans une ambitieuse quête métaphysique, Hunstad incarnait un personnage à la recherche de l'acteur — seul et unique — capable de lui donner une âme, ici, Pulcinella cherche plus prosaïquement des comédiens, des auteurs, même un public, qui pourraient lui donner… du travail. Nous sommes loin de Nietzsche.

1. Voir les articles de Louise Vigeant, « Carrefour 92 », *Jeu* 65, 1992.4, p. 115-120 et « Illusion et réalité : la boucle est bouclée », *Jeu* 68, 1993.3, p. 149-153.

Bien que plus terre à terre, le personnage proposé par Melançon n'en est pas moins attachant. Malmené par la critique de son temps, oublié dans sa lointaine province de l'Italie du Sud par les comédiens *dell'arte*, lorsqu'ils « montent » dans les villes opulentes du Nord, négligé plus tard par Goldoni qui ne l'intégrera pas dans sa galerie de personnages, Pulcinella ne connaîtra pas la fortune de ses confrères Brighella, Arlequin, Colombine et Pantalon. Ce dernier, dit-on, le considérait comme un paysan archaïque, incapable de s'adapter au monde moderne.

Dans un fulgurant raccourci de quelques siècles, un Onil Melançon très en forme, portant un demi-masque de cuir, seul sur un plateau nu, donne donc un supplément de vie à ce pauvre hère qui, en quête d'emploi, fait comme beaucoup d'immigrants, c'est-à-dire monte vers le nord, puis traverse l'Atlantique, pour enfin pousser encore plus vers le nord, c'est-à-dire le Québec. Avec son copain Giorgio, Pulcinella adapte certains canevas de la commedia, réussit à se faire adorer des Vénitiens qui le trouvent d'un exotisme fou, finit même par avoir des émules (on considère généralement que Sganarelle, Polichinelle, Punch, peut-être même Charlot, sont ses cousins germains), lui qui semblait condamné à ne survivre que comme un lointain souvenir.

Le prolongement nord-américain de ses aventures nous situe en territoire plus familier. Renonçant assez vite à s'installer aux États-Unis, où luisent pourtant de nombreuses autres stars italiennes — il nomme Al Pacino, Martin Scorsese, Silvester Stallone —, il se décide à

Onil Melançon (Pulcinella). Photo : Pierre Crêpô.

franchir le « mur du Nord ». Après un surplace un peu longuet au pied dudit mur, un petit air irrésistible (la publicité radiophonique de Da Giovanni !) le pousse à le franchir, en revendiquant le statut de « réfugié artistique en voie d'extinction ». Il découvre alors avec intérêt le joual, qui lui rappelle son dialecte padouan, et assaisonne les jurons indigènes avec des mots de son cru. Faisant le tour des théâtres québécois en quête de rôles ou d'une « famille » adoptive, il renonce vite à l'avant-garde (que Melançon présente en une courte séquence caricaturale), est amusé par *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, captivé par la fantaisie de Réjean Ducharme, mais doit constamment se défendre d'être un « voleur de job ».

Vulnérable au piège du didactisme, ce cours d'histoire parfois moralisateur n'évite pas les clichés. Il est cependant touchant, amusant. Une bonne technique de jeu de l'interprète rend le personnage constamment crédible, en dépit des accents italien, puis québécois et même créole *par dessus* l'italien. Dans ce spectacle astucieux, si les grands concepts de transmutation des valeurs et de dépassement de l'homme auxquels nous aurait convié Zarathoustra étaient absents, Pulcinella, lui, était bien présent.

Michel Vaïs